

L'Orestie d'Eschyle : le tragique au féminin ou au masculin?

Heinz Weinmann

Volume 15, numéro 3-4, octobre 1979

Tragique et tragédie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036694ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036694ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weinmann, H. (1979). L'Orestie d'Eschyle : le tragique au féminin ou au masculin? *Études françaises*, 15(3-4), 45-69. <https://doi.org/10.7202/036694ar>

l'Orestie d'Eschyle : le tragique au féminin ou au masculin ?

HEINZ WEINMANN

« Luttons par la force »
CLYTEMNESTRE

L'ARBRE, LA MER, LE SOLEIL

Il y a beaucoup d'histoires qui circulent sur Cécrops, premier roi mythique d'Athènes¹. L'une, consignée par saint Augustin², est particulièrement intéressante : elle « explique » pourquoi les femmes d'Athènes ont perdu leurs droits, droits civils et matrilinearité.

Sous le règne de Cécrops, miraculeusement, un olivier et une source sortirent de terre. Le roi, effrayé, alla consulter l'oracle de Delphes. Réponse : l'olivier représente Minerve (Athéna), la source Neptune (Poséidon) ; les Athéniens doivent faire de l'un d'eux leur dieu tutélaire. Le roi convoqua alors une assemblée à laquelle il convia tous les citoyens, hommes

1. Karl Kerényi, *Die Mythologie der Griechen*, Zürich, 1951, p. 112 et s. On dit de lui, entre autres, qu'il a découvert la part de l'homme à la procréation et institué la monogamie.

2. *De Civitate Dei*, XVIII, 19.

et femmes, car à cette époque lointaine les femmes avaient encore droit de vote. Les hommes votèrent pour Neptune, les femmes pour Minerve. Puisqu'il y avait une femme de plus, ce sont les femmes et partant Minerve/Athéna qui l'emportèrent. Mais Neptune se mit en colère en voyant ce résultat et de ses flots inonda toutes les terres d'Athènes. Alors les Athéniens, pour calmer le dieu mâle, durent imposer à leurs femmes une triple punition (*triplici supplicio*) : elles devront perdre leur droit de vote ; leurs enfants, dorénavant, ne porteront plus le nom de la mère et enfin, elles ne s'appelleront plus « Athéniennes » d'après la déesse Athéna. *Ut nulla ulterius ferrent suffragia, ut nullus nascentium nomen acciperet, ut ne quis eas Athenaeas vocaret.* Et Athéna abandonna les femmes...

Punition bien sévère, sans commune mesure avec la « faute » qui est à son origine. Le tort des femmes, c'est d'avoir été plus « fortes », majoritaires. D'une voix seulement. Mais c'est assez en démocratie pour vaincre. Certes, les hommes se seraient soumis au verdict populaire, mais Neptune, ce tyran antidémocratique (pour lequel les hommes ont voté, par hasard), avec son eau efface les calculs. La force brutale, plutôt que les calculs mathématiques. Tripatouiller des urnes, équilibrer des votes, ce n'est pas son fort. Libre à Athéna de le faire... dans l'*Orestie* !

On aura remarqué les astuces de l'histoire. Projection dans un passé lointain des conditions politiques d'une époque historique (démocratie athénienne du ^ve siècle). Le vote démocratique et la victoire des femmes, c'est l'alibi par lequel s'exprime la domination de l'homme par la femme. Les cris de guerre hystériques des Amazones et les regards pétrifiants des Gorgones semblent oubliés. Un vote, c'est inoffensif, pacifique. N'empêche, ce vote, cris et sang en moins, dit la même chose que les histoires d'Amazones et de Gorgones. N'est-ce pas par le biais de l'euphémisme du vote que s'exprime ici cette peur immémoriale de l'homme : celle de tomber sous la coupe de la femme ? Effectivement, si on laissait faire, après ce vote, les femmes détiendraient les trois pouvoirs essentiels : pouvoir politique, étant majoritaire, pouvoir familial en tant que *mater*

familias et pouvoir religieux, le droit de se « choisir » leur dieu. Pouvoirs qu'il s'agit justement de leur arracher, grâce à la colère bienveillante d'un dieu mâle. Alibi évidemment bien trouvé de la colère des hommes « innocents » devant la suprématie des femmes. Et, pour rentrer dans les grâces du dieu, il faut lui offrir en un « sacrifice » propitiatoire cela même qui offusquait les hommes : le droit de vote des femmes, symbole de leur supériorité. Quels chemins tortueux prend ici la guerre des sexes ! Comme les cliquetis des batailles rangées des Amazones rendaient un son plus pur, comme le coup d'œil de la Gorgone était moins bavard... plus lapidaire !

Mais écoutons maintenant une autre version de l'Arbre et de la Mer, racontée cette fois par une femme, femme forte, qui cache encore son masque de misérable Gorgone³, Clytemnestre. Elle accueille son mari, le roi Agamemnon, vainqueur de Troie, rentré par la mer après une absence de dix ans. Mais laissons-le d'abord fouler de ses pieds le somptueux tapis de pourpre, étalé par les soins de sa femme ! Son « avarice bourgeoise⁴ » le fait hésiter. Il a peur de mettre ses pieds sur ces riches ornements, sur ces « étoffes achetées à prix d'or » (*Agamemnon*, vers 949). Décidément, Agamemnon, économiste, n'aime pas les dépenses gratuites, en pure perte, les potlatches...

Il y a la mer — et qui l'épuisera ? — la mer qui nourrit et toujours renouvelle la sève précieuse d'une pourpre infinie pour teindre nos étoffes. Grâce aux dieux, la maison, seigneur, est en état d'avoir de tout cela ; notre demeure ne connaît pas la pauvreté. J'eusse offert dans mes vœux bien d'autres étoffes à fouler aux pieds, si, dans les temples fatidiques, l'avis m'en eût été donné, quand je

3. Toutes nos citations de *Orestie*, de même que celles des autres pièces d'Eschyle, renvoient au texte établi et traduit par Paul Mazon dans l'édition « Les Belles Lettres ». Le mot de « Gorgone » ne se trouve pas dans le texte. Mais nous renvoyons aux *Choéphores*, vers 831 et s., passage d'ailleurs corrompu, qui nomme Persée, à tout jamais associé à la Gorgone : il lui a tranché la tête.

4. Louis Gernet, « La notion mythique de la valeur en Grèce » dans *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, 1968, p. 106. En suivant Mauss, Gernet montre, entre autres, la malédiction attachée au don somptuaire (comme ce « tapis » de Clytemnestre) non rendu.

m'évertuais à chercher comment racheter une vie si chère. Tant qu'il y a *racine*, le *feuillage* toujours revient sur la maison étendre son *ombre* protectrice de la canicule : de même, ton retour au foyer domestique, pour nous, c'est vraiment, en hiver, un retour de l'été. (*Agamemnon*, vers 958 ; nous soulignons.)

Nous nous trouvons au sommet de la tragédie d'*Agamemnon*. Le sort du roi est joué, lorsqu'il entre dans le palais en foulant la pourpre sous ses pieds. Les paroles apaisantes, presque bucoliques de Clytemnestre tranchent avec sa décision dès à présent irrévocable de tuer son mari. Lorsqu'elle aussi est entrée dans le palais, le chœur fait part de ses appréhensions devant le drame imminent (*ibid.*, vers 975-983).

À première vue donc, ces paroles mielleuses ne laissent entrevoir aucun conflit entre Poséidon et Athéna, entre la Mer et l'Arbre. La Mer et l'Arbre sont placés sous le même signe : celui de la prodigalité, de la profusion, du luxe. La mer, immense, inépuisable, qui pourrait l'assécher ? L'arbre, tant qu'il garde ses racines, infatigablement produit des feuilles. Toutes ces richesses, celles de la mer et celles de l'arbres sont placées, comme cela se doit, sous la loi de l'*οἶκος*⁵, de la maison. Or, en dix ans d'absence de l'homme, c'est Clytemnestre qui est devenue le maître. Les richesses sont *ses* richesses, richesses de sa maison⁶. La « précieuse liqueur », la pourpre, tirée d'un coquillage, sert à teindre les tissus, tissés par les mains de femmes. L'arbre, par ses feuilles, couvre la maison pour la

5. *Agamemnon*, vers 96 s. Comme l'a montré J.P. Vernant, l'« homme représente le bienfonds le *οἶκος* », tandis que la femme « apparaît équivalente à des valeurs de circulation », « Hestia-Hermès » dans *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, 1969, p. 113.

6. Il s'agit bien sûr des *edna*, biens mobiliers qu'« on se représente volontiers comme innombrables, infinis ». Vernant, *op cit.*, p. 113. Richesses dont la femme fait partie, étant seulement un élément dans le troc, dans l'échange que constitue le mariage. Elle est donc seulement l'*indice* et non la *productrice* de cette richesse. Or, Clytemnestre, ironiquement, inverse ici le sens de ce marché. Si bien que c'est elle qui en prend l'initiative, faisant d'Agamemnon un simple *objet* de l'échange conclu avec les dieux contre ses propres richesses, richesses produites par sa maison. Inversion qui se traduit aussi par l'accaparement par Clytemnestre des éléments mâles : la Mer, le Soleil.

protéger contre la « canicule » », *seiriou kunos*⁷, cet « astre de chien » impudent et arrogant au faite de sa gloire.

Ainsi les deux éléments, témoins du règne de l'homme, la Mer et le Soleil, sont-ils *domestiqués* par la femme. Agamemnon, « chef de l'armée navale » (*les Euménides*, vers 637), n'a-t-il pas conquis Troie par la voie maritime ? Et le vainqueur ne revient-il pas en triomphateur par la mer ? Certes, pour la réussite de cette entreprise, lorsque l'armée grecque a été bloquée par le calme plat à Aulis, il a dû sacrifier une femme, sa propre fille, Iphigénie. Sacrifice dont le prétexte est aussi dérisoire que son exécution est nécessaire : l'homme, pour pouvoir retourner à son élément, la Mer (et la guerre), doit sacrifier la femme, *sa* femme⁸.

Or, cet homme dont la force et le pouvoir se sont transmis par delà les mers, échoue lamentablement dans une baignoire. Qu'est donc devenue cette mer immense, « intarissable », réduite ainsi à une flaque d'eau pourprée de sang ? Dérision suprême, c'est cette femme même qui louait la mer pour son caractère inépuisable qui la dessèche ainsi, en la soumettant à son pouvoir domestique. Toutes les métaphores maritimes qui entourent ce meurtre, celles de la pêche et du filet (*les Choéphores*, vers 491), ne font qu'accentuer cette dérision. Le roi pris dans un filet, dans un piège, non pas au large comme un dauphin, mais dans sa baignoire...

Et le soleil du roi n'aura guère un sort plus reluisant. Sous l'ombre de l'arbre⁹, le soleil ardent est réduit en chaleur

7. *Agamemnon*, vers 967. Dans *les Suppliantes*, les Danaïdes qualifient les assiduités brutales avec lesquelles les fils d'Égyptos les poursuivent d'« impudence de chien », vers 758.

8. Nous reviendrons plus loin sur l'identité entre Iphigénie et Clytemnestre.

9. Dans *Électre* de Sophocle, c'est l'arbre d'Agamemnon qui, bourgeonné de son sceptre, couvre de son ombre les pays de Mycènes. Mais il s'agit là d'un rêve de Clytemnestre. Elle a peur, en effet, elle, la « maîtresse du palais et du sceptre des Atrides », d'être à son tour éclipsée, comme elle a éclipsé le soleil d'Agamemnon. « On raconte que notre père lui est apparu en rêve. Il semblait revenu à la vie. Près du foyer, il a planté son sceptre, le même que tient Égisthe aujourd'hui.

douce qui chauffe le « foyer domestique ». Ce soleil est domestiqué par la femme bien avant qu'il n'entre dans la maison. Car n'est-ce pas sur les ordres, suivant les « lois » νόμοι (*Agamemnon*, vers 312) de cette femme que ce soleil triomphateur est rapatrié à la maison, avant même qu'il ne s'y présente en chair et en os ? Les *lampadéphores* de la reine, par une chaîne de relais ininterrompue, à travers terres et mers, ramènent le soleil au foyer. « D'un bond vigoureux qui franchisse la croupe des mers, le puissant flambeau voyageur, à cœur joie, s'élançe... la torche se hâte de transmettre sa clarté d'or, soleil de la nuit (*Agamemnon*, vers 286-289). Le feu, συμβολον (*Agamemnon*, vers 314) de la puissance royale mâle s'éclipsera sous l'ombre de l'arbre, de même que le maître des mers échoue dans une baignoire. Par une logique implacable, c'est dans l'instrument du crime que se condensent les deux éléments auxquels Clytemnestre fait échec. Filet, « toile arachnéenne »¹⁰, il signifie la capture de ce qui vivait au large. « C'est un réseau sans issue, un vrai filet à poissons que je tends autour de lui » (*Agamemnon*, vers 1382-1383). « Tissu de malheur »¹¹ (εἴματος κακόν), voile enveloppant, il cache le soleil. Sont ainsi jugulés, par les mains d'une femme, les deux éléments qui représentent le pouvoir de l'homme : la Mer et le Soleil.

De ce sceptre a jailli un rameau, qui s'est mis à bourgeonner, au point qu'il couvrait de son ombre tout le pays de Mycènes. Je tiens ces détails de quelqu'un qui se tenait près d'elle quand elle a fait confiance de ce songe à *Hélios* », vers 416 s., trad. Pignarre, *Sophocle*, Garnier-Flammarion. On voit donc que la situation est ici inversée par rapport à Eschyle : Clytemnestre qui détient effectivement le pouvoir est assimilée au soleil, tandis qu'Agamemnon, qui veut le lui arracher, est assimilé à l'ombre que jette l'arbre.

10. *Agamemnon*, vers 1492. Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff hésite à affirmer que la « toile » ou l'« araignée », dans l'imaginaire grec, ont une valeur péjorative. *Aischylos Interpretationen*, Berlin, 1914, p. 200. La psychanalyse nous a montré que le « filet » et « l'araignée » sont les symboles de la femme captatrice.

11. *Ibid.*, vers 1383 et *Choéphores*, vers 494. Notons que le « tapis » du début et ce « tissu » sont en fait identiques, puisqu'ils renvoient au même mot : εἶμα, signifiant « vêtement », « survêtement », « tapis ». Le tapis pourpré — εἶμα — appelle αἱμάς « le flot de sang ».

Décidément, le cynisme de cette femme ne connaît pas de limites. Si la mer est inépuisable, qu'est-ce qu'un bain (fût-il de sang) puisé dans cette immensité ? Rien. La mer ne mourra pas, de même l'arbre qui garde ses racines. Grâce à sa fécondité, à sa profusion, la nature ne connaît pas la mort. En regard de cet éternel renouvellement de la nature, qu'est-ce qu'un homme, un individu, fût-il un roi ? Il sera remplacé par un autre, comme ces feuilles qui poussent tous les ans à nouveau. Il se perd comme une goutte d'eau dans la mer, dans la chaîne génésique des générations. Glaucon, père de Belléphonon utilise le même registre de langage, lorsque interrogé sur sa descendance. « Pourquoi désires-tu connaître ma naissance ? Sur terre les humains passent comme des feuilles : si le vent fait tomber les unes sur le sol, la forêt vigoureuse, au retour du printemps, en fait pousser bien d'autres ; chez les hommes ainsi les générations l'une à l'autre se succèdent ¹². »

Or, cette profusion de la nature et de la maison : richesse de la mer — ces coquilles précieuses dont on tire la pourpre, apanage du roi — ; richesse de la terre — l'arbre qui plonge ses racines dans la terre nourricière — est *produite* par la femme. Par la femme seulement. La justification du pouvoir de Clytemnestre, avant le meurtre du roi, s'appuie donc sur la $\varphi\upsilon\sigma\iota\varsigma$, la force génératrice et régénératrice de la nature, de la femme.

LE TAPIS ET LA BAIGNOIRE CONTRE LES ÉRINYES

Le tapis et la baignoire ont encore une autre signification, stratégique, en relation avec les Érinyes, peu remarquée par la critique. L'homme, voué à la mort, qui s'est rendu coupable du meurtre de sa fille, ne foulera pas la terre nue de ses pieds. Il pourra toujours croire — et il le croira effectivement — qu'étaler ce tapis somptueux, c'est rendre hommage à sa « divinité » ¹³. Ce qui semble être des honneurs extrêmes rendus

12. *Iliade*, V., « Pléiade », p. 192.

13. L. Gernet, *op. cit.*, p. 105. De là l'idée de la « jalousie » des dieux.

à un roi, n'est en réalié que précautions prises par cette femme afin de conjurer les conséquences néfastes du meurtre futur. La victime, son sang, ne doivent pas toucher la terre pour ne pas l'offenser. Comme la pourpre, le sang du roi, absorbé par ce tissu, reste incrusté dans le tapis, ne pénètre pas dans le sol. « C'est une loi que les sanglantes gouttes, une fois répandues à terre, réclament un sang nouveau » (*les Choéphores*, vers 400-401).

Connaissant cette « loi », Clytemnestre choisit un type d'assassinat qui fait que le sang de la victime n'entre pas en contact avec la terre. C'est pourquoi elle tue son mari dans la baignoire. Le sang, selon qu'il se mêle à l'eau ou à la terre, n'a pas les mêmes effets. Les gouttes de sang du sexe tranché d'Ouranos, reçues par Gaïa, la Terre, font justement naître les Érinyes¹⁴. De celles tombées avec le sexe d'Ouranos dans l'élément liquide, la mer, naît Aphrodite, écume spermatique fécondante¹⁵. Le sang d'Agamemnon, giclé de sa baignoire sur la meurtrière, frappe justement par sa force germinative : c'est une rosée fécondante. « Le sang qu'il rejette avec violence sous le fer qui l'a percé m'inonde de ses noires gouttes, aussi douces pour mon cœur que la bonne rosée de Zeus pour le germe au sein du bouton » (*Agamemnon*, vers 1389-1392).

La nature de ce meurtre, meurtre dans l'eau, risque aussi d'expliquer la dissymétrie de la réaction des Érinyes face au meurtre d'Agamemnon et à celui de Clytemnestre. Les Érinyes ne pourchassent pas Clytemnestre, meurtrière d'Agamemnon, tandis qu'elles harcèlent Oreste jusqu'à la folie. Certes l'érotisme pouvait donner un semblant d'explication. S'agissant de « démons féminins », les Érinyes ne s'attaquent qu'aux mâles¹⁶. Marie Delcourt est revenue sur la question, en indi-

14. Hésiode, *Théogonie*, vers 184.

15. Pour l'analyse de ce passage chez Hésiode, Détiéne et Vernant, *les Ruses de l'intelligence*, Flammarion, 1974. Nous citons d'après l'édition de poche, 1978, p. 73.

16. *Œdipe ou la légende du conquérant*, Droz, 1944, p. 109 et s.

quant qu'elle était infiniment plus complexe¹⁷. Mais, malgré tout, elle ne réussit pas à résoudre les « contradictions »¹⁸ dans lesquelles nous empêtrons les attributions et les énonciations des Érinyes dans l'*Orestie* d'Eschyle. Lorsque Oreste, dans les *Euménides*, proteste contre l'inégalité, la partialité avec laquelle les Érinyes ont traité son meurtre et celui de sa mère, elles se justifient en affirmant qu'elles ne poursuivent que les crimes commis contre le même sang (les *Euménides*, vers 604-605). Mais d'autre part, Oreste est menacé par les Érinyes de son père s'il ne venge pas son meurtre¹⁹. « Et sa voix (l'oracle de Loxias) nous annonce aussi les attaques des Érinyes que provoque le meurtre d'un père » (les *Choéphores*, vers 283-284). Les Érinyes poursuivent bien les mâles. Le nier, ce serait oublier leur fonction de venger tout meurtre du sang familial. Comme l'avait déjà montré Erwin Rhode²⁰, selon le droit athénien, et malgré la présence des tribunaux d'État, la famille n'avait pas seulement le droit, mais le devoir de châtier les meurtres commis contre l'un de ses membres.

Mais si le plus proche, celui qui est censé venger le crime, est en même temps l'assassin, qui peut alors le châtier ? Le meurtre d'Agamemnon est vengé par son fils. Oreste tue sa mère. Mais qui vengera le meurtre d'Oreste, fils de cette mère, dont il devait être le vengeur privilégié, alors que l'autre enfant, Électre, se fait la complice de l'assassin ? Nécessairement, une

17. Oreste et Alcméon, étude sur la projection légendaire du matricide en Grèce, « Belles Lettres », 1959, p. 90 s.

18. *Ibid.*, p. 91.

19. M. Delcourt a bien vu ce dilemme du fils, pris entre la vengeance des Érinyes du sang non vengé de son père et la vengeance des Érinyes de sa mère qui le pourchassent à cause de ce meurtre. « C'est-à-dire que le fils sera en tous cas poursuivi par les Érinyes : celles de son père s'il refuse, celle de sa mère s'il obéit », *op. cit.*, p. 111.

20. Erwin Rhode, *Psyche, Seelencult und Unsterblichkeitsglaube*, 1894 ; notamment le chap. III, « Elemente des Seelencultes in der Blutrache und Mordsühne », p. 236-255. Voir aussi G. Glotz, *la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, Paris, 1904 et von Wilamowitz-Moellendorff, *Orestie*, chap. « Blutrache und Muttermord », Berlin, 1896, p. 13 et s. La vengeance de la famille s'étendait jusqu'aux parents du troisième degré.

instance familiale *extérieure* doit prendre ici la relève, les Érinyes, justement attirées, telles des « chiennes », par l'odeur du sang frais tombé par terre, sang qui se fige aussitôt ²¹.

Les Érinyes, ces vieux démons chthoniens, se réveillent lorsque le sang touche l'élément chthonien, comme elles sont nées du premier sang qui souillait la terre. Ruse donc géniale que celle du meurtre de Clytemnestre. Mais elle n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas la vraie *nature* de Clytemnestre. Nature elle-même, physis, terre, elle connaît bien les « lois » de cette terre. En tuant son mari dans le bain, en laissant écouler son sang dans l'élément liquide, elle détrompait l'odorat des chiennes chthoniennes. Ce sang donc, loin de se « figer », se dilue, se liquéfie dans l'eau. Et les quelques gouttes qui giclent sur la reine, l'arrosent comme une rosée fécondante...

LES ŒUFS DE LÉDA ET DE NÉMÉSIS : LA GUERRE DES SEXES

En effet, Clytemnestre est féconde. « Fille de Lédà » (*Agamemnon*, vers 153) née, comme sa sœur Hélène, de même que les Dioscures, Castor et Pollux ²², d'un œuf. Œuf, symbole de la fécondité même : *arché genéseos*. Seulement, on dirait que l'œuf, une fois mêlé au dimorphisme humain et divin, est fécond surtout en luttes, rivalités et guerres.

Zeus poursuit la pudique Némésis. Pour échapper à cette poursuite, elle se transforme en oie. Zeus se métamorphose aussitôt en cygne et s'unit à Némésis. L'œuf de cette union, tombé dans le giron de Lédà ²³ fait éclore Hélène qui est à

21. « Mais que les gouttes en soient une fois bues par la terre nourricière, et le sang vengeur se fige : il ne s'écoulera plus », *Choéphores*, vers 66-67. De là probablement ces « libations », ces aspersions d'eau, pour faire « couler », faire dissoudre, le sang figé comme la terre.

22. Une tradition tardive, Horace, *Ars poetica*, 147, parle d'un double œuf : de l'un seraient sortis les Dioscures, de l'autre Hélène et Clytemnestre. Voir aussi Kerényi, *op. cit.*, p. 107.

23. Selon une autre version, l'œuf de Némésis aurait été trouvé dans un marais par un berger qui l'aurait apporté à Lédà. Pour les différentes versions du mythe de Némésis, Paulys *Realencyclopädie der classischen Wissenschaft*, art. *Némésis*.

l'origine de la guerre de Troie²⁴. Cette explication mythopoétique considère donc le pouvoir punitif et rétributeur de *Némésis* comme étant une conséquence de son accouplement avec Zeus. La punition sort de l'œuf, comme résultat d'une dualité *antérieure*. De même que tous les maux sortent de la boîte de Pandore, première femme qui a dédoublé l'homme. L'œuf, unique, indivis, origine de tout, dès qu'il est produit par une division antérieure, division des sexes à la base de la procréation sexuelle, comme pour se venger du monisme originel perdu, génère la lutte, la division, la guerre²⁵. C'est la guerre acharnée du « deux », du « divis » pour l'indivis, l'unique. Or, cette guerre accentue précisément ce qu'elle prétend combattre : les divisions, les rivalités, les conflits. Les œufs de Lédà et de *Némésis* sont féconds, comme sont féconds la vengeance et le châtement, agents de division par excellence. Sortis de l'œuf de *Némésis*, ils ont été conçus par un mâle et une femelle, dans une conception antérieure.

La division initiale des procréateurs, démultipliée dans l'œuf de la *Némésis*, aura une descendance nombreuse. Car « l'acte impie » qui entraîne le châtement, la punition, *est* lui-même un acte procréateur. « C'est l'acte impie qui en enfante d'autres, pareils au père dont ils sont nés » (*Agamemnon*, vers 757-760). Au fond, ces conflits, ces guerres issus de l'œuf de *Némésis*, ne seraient-ils pas simplement des guerres larvées entre les deux sexes qui cherchent désespérément à dominer, à se réduire, à s'éliminer l'un l'autre ?

Clytemnestre a-t-elle jamais oublié sa première nature d'œuf, le temps de l'indistinction sexuelle ? La guerre que se

24. « Elle est née en effet pour perdre les vaisseaux, les hommes et les villes... » et juste avant, « Qui donc, sinon quelque Invisible qui, dans sa prescience, fait parler à nos lèvres la langue du Destin, donna ce nom si vrai à l'épousée qu'entourent la discorde et la guerre, à Héléne ? », *Agamemnon*, vers 682 s. Eschyle joue ici sur le mot *elein* = perdre.

25. Otto Rank, *Don Juan et le double*, Petite Bibliothèque Payot, et René Girard, *la Violence et le sacré*, Flammarion, 1972, ont suffisamment montré le principe de rivalité qui naît de la gémellité pour qu'on ait besoin d'y revenir. Le jumeau divise l'Un, le dédouble, sans le muer jusqu'à la différence, jusqu'à l'Altérité.

livrent Clytemnestre et Agamemnon, n'est-ce pas cette indistinction qu'elle vise confusément, en passant — seul moyen d'y arriver — par l'élimination de l'Autre ? Guerre qui se soldera, finalement, comme nous le verrons, par l'érection d'un « rempart » infranchissable qui garantira la séparation, la différence entre les deux sexes.

C'est Agamemnon qui déclare la guerre : en sacrifiant sa fille Iphigénie. Le moins que l'on puisse dire est que ce sacrifice ne lui coûte pas. Il le « désire ardemment ». Or, l'euphémisation du crime du côté d'Agamemnon, où il sera maquillé en sacrifice à une déesse, contraste avec le choc profond que Clytemnestre ressent à sa nouvelle. Elle n'acceptera jamais l'alibi du « sacrifice ». Elle tient Agamemnon personnellement responsable de ce qu'elle considère comme un crime.

En effet, dans la description saisissante de ce « sacrifice » (*Agamemnon*, vers 228 s.), Eschyle « omet » la scène la plus terrible, représentée par les céramistes²⁶ : Agamemnon tenant le couteau et tuant sa fille. Or, à entendre les lamentations de la mère, on croirait qu'Iphigénie est sa seule fille, son seul enfant, *gnata unica*. On est frappé par les liens particuliers qui l'attachent à cette fille. Comme l'a bien vu Delcourt, Iphigénie et Clytemnestre ne font finalement qu'une. « En profondeur, Iphigénie est identique à Clytemnestre comme Coré à Déméter²⁷. » C'est à partir de cette identité seulement que s'explique le présage de la « hase pleine avec sa portée » (*Agamemnon*, vers 136), tuée par les deux aigles mâles. La hase, certes, c'est Iphigénie, non la vierge, mais son suppôt maternel, la mère trois fois « pleine ». On peut donc dire qu'Agamemnon tue Clytemnestre par Iphigénie interposée. Clytemnestre tuée ainsi symboliquement, Agamemnon, en toute quiétude, peut la remplacer par une autre femme : Cassandre. Avant de poser son pied sur le tapis fatidique, Agamemnon demande donc à Clytemnestre d'accueillir « avec bonté » cette

26. L. Séchan, *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, 1924, et Marie Delcourt, *Oreste*, op. cit., p. 81.

27. *Ibid.*, p. 81.

étrangère, car « nul ne porte aisément le joug de l'esclavage, et c'est un joyau de choix entre maints trésors » (*Agamemnon*, vers 953-954, nous soulignons). Les hostilités entre l'homme et la femme se modulent en demi-tons, en allusions voilées à l'économie qui sous-tend le rapport entre les deux sexes. Nous assistons donc dès à présent à une guerre économique.

La demande faite à Clytemnestre comporte en vérité aussi un avertissement à son adresse. Cassandre, esclave, barbare qui ne parle pas la langue du pays, a toutes les qualités d'une épouse idéale : celle d'être inconditionnellement soumise au mâle²⁸. Mais Clytemnestre reste intraitable, confirmée, après coup dans son projet de tuer son mari. Elle fait savoir aussitôt à Cassandre, qu'esclave de cette maison, elle tombe automatiquement sous sa coupe à elle, maître de la maison.

Mais la véritable réponse de Clytemnestre à la proposition d'Agamemnon ne se fait pas non plus attendre. Elle s'opère par le truchement du mythe : le fils d'Alcmène, Héraclès, devenu l'esclave d'Omphale. « Le fils d'Alcmène lui-même jadis fut vendu, dit-on, et dut se résigner à vivre du pain de l'esclave (*Agamemnon*, vers 1004-1041). Clytemnestre inverse donc tout simplement la proposition d'Agamemnon. À la femme-esclave d'Agamemnon (Cassandre) correspond ici l'homme-esclave de Clytemnestre (Héraclès-Agamemnon). On le voit, chacun des deux voudrait voir le partenaire de l'autre sexe sous ses ordres, réduit en objet, en esclave.

28. Claude Lévi-Strauss, dans *les Structures élémentaires de la parenté*, 1947, rééd. Mouton, Paris, 1971, a bien montré que les femmes dans les sociétés archaïques sont de simples *objets*, des marchandises, échangées entre tribus à l'occasion des mariages. La femme ne devient donc jamais *sujet*, partenaire qui participe à l'échange, elle est réduite à en être le *signe*, le chiffre, le langage. « La relation globale d'échange qui constitue le mariage ne s'établit pas entre un homme et une femme qui chacun doit, elle s'établit entre deux groupes d'hommes, et la femme y figure comme un des *objets* de l'échange et non comme un des *partenaires* entre lesquels il a lieu » (p. 135). L'exogamie et le caractère patrilocal (l'obligation de prendre les femmes dans des tribus *étrangères*), ne font qu'accentuer l'aliénation de la femme dans le mariage. « Étrangères, on peut les assimiler à des sujettes, les maintenir dans une position subalterne », Serge Moscovici, *la Société contre nature*, 10/18, Union générale d'édition, 1972, p. 330.

Or en fait, la proposition d'Agamemnon ne *doit* pas être inversée. Et c'est en cela que réside son scandale, tout au moins pour l'Antiquité, son caractère subversif : que cette inversion soit effectuée par une femme. Qu'une femme, qu'une épouse, soit l'objet d'un marché, donc qu'elle soit esclave, il n'y a pas de quoi s'offusquer : c'est là son lot²⁹. Et le tort de Clytemnestre, c'est justement de ne pas s'y résigner. Elle fait fi du rôle conventionnel de la femme dans une société hautement patriarcale. Dans une telle perspective, son allusion à Héraclès-Omphale prend tout son sens.

Quelle honte d'évoquer les humiliations qu'a subies ce héros mâle par excellence, en tombant sous la coupe d'une femme ! N'est-ce pas lui, le héros mythique, qui mata les Amazones, ces femmes guerrières, révoltées, ne voulant pas se laisser réduire en épouse-objet d'un homme ? N'est-ce pas le même Héraclès qui tua Hippolyte, reine des Amazones ? Justement, ce qui est arrivé à Héraclès dans un passé mythique, pourrait bien encore se produire au présent. Agamemnon, le héros victorieux du présent qui grâce à sa force armée a vaincu cette femme (Cassandre), comme Héraclès jadis avait vaincu les Amazones, pourrait bien encore devenir l'esclave d'une femme ou pis, tomber par les mains d'une autre Déjanire, laquelle tua son mari dans une robe, tunique, autre « tissu de malheur »...

On dirait qu'Agamemnon a saisi le message. Il proteste contre le déploiement somptuaire de sa femme, tous ces tissus riches, ces tapis somptueux qui sont censés l'honorer et deviendront effectivement les instruments de sa mort. Mais si Agamemnon est méfiant, il n'est pas prévoyant. Agamemnon en est encore à des analyses économiques, alors que sa vie est en jeu. Il se refuse simplement de devenir, telle une femme ou un barbare, objet de prestations dans un marché où sa femme assumerait la fonction dévolue à l'homme : celle d'avoir

29. En Grèce, le « mariage est un fait de commerce contractuel entre groupes familiaux, la femme est un élément de ce commerce », J.P. Vernant, *op. cit.*, p. 112. Voir aussi du même auteur, « Le mariage », p. 57-81, dans *Mythe et société en Grèce ancienne*, Maspero, 1974.

l'initiative des transactions. « Ne m'accueille pas, à la manière d'une femme, d'un faste amollissant ; ne m'accueille pas, ainsi qu'un barbare, genoux ployés, bouche hurlante » (*Agamemnon*, vers 918-921). Logiquement, puisque Clytemnestre est en passe d'annexer les rôles d'homme (chef de maison, porteuse de sceptre et d'armes), son mari est devenu son pire rival. À moins qu'il n'accepte d'entrer dans des rôles de femme, de devenir femme... Son refus est catégorique : donc il doit disparaître.

Celui qui remplacera Agamemnon aura toutes les « qualités » de l'homme idéal (toujours dans la perspective de Clytemnestre) qu'Agamemnon s'est refusé à devenir. Pour ne pas entrer en conflit avec la masculinité de Clytemnestre, il devra se contenter des rôles de femmes. Égisthe sera ravalé au rang de femme, d'« homme d'intérieur » (*Agamemnon*, vers 1225). Le chœur, à la fin d'*Agamemnon* exprime ainsi son mépris pour ce « guerrier de gynécée ». « Et c'est toi — une femme ! puisque tu restes à la maison en attendant que les hommes reviennent du combat » (*Agamemnon*, vers 1625-1626). Chez Eschyle, Égisthe n'a aucune part au meurtre d'Agamemnon. Clytemnestre manie assez bien la double hache pour pouvoir tuer son mari toute seule.

Mais quelles sont alors les relations de cette femme avec l'autre mâle de la maison, Oreste, l'héritier du pouvoir paternel ? Justement, Oreste n'est pas à la maison. Son éloignement du foyer, l'introduction du thème de la *bonne* nourrice, de la sœur, du pédagogue qui dans les différentes versions des Tragiques suppléent aux soins d'une mère attentive, laissent en fait supposer le thème de l'« enfant en danger »³⁰. Les Tragiques qui ont traité le sujet se taisent sur la nature du danger encouru. Pindare est plus éloquent. « Tandis que son père était assassiné, Oreste fut arraché à un piège funeste, aux mains de Clytemnestre, par sa nourrice Arsinoé³¹. » Et une série de vases, étudiés par Carl Robert³², représentent

30. Delcourt, *op. cit.*, p. 24.

31. *Pyth.* XI, 25.

32. *Bild und Lied*, 1881, p. 149 et s.

Clytemnestre, menaçant son fils de la double hache, tandis qu'Oreste tue l'usurpateur assis sur le trône, Égisthe. Clytemnestre tuant son mari et son fils. Clytemnestre, tueuse de mâles... « Femelle tueuse du mâle... De quel monstre odieux — dragon à deux têtes, Skylla gâtée dans les roches, fléau des marins... mère en furie, sortie de l'Enfer qui contre tous les siens ne respire que guère [*sic!*] sans trêve » (*Agamemnon*, vers 1231-1234).

CONTRE LE CRIME LEMNIEN : LA FEMME ADJUVANTE

Il faut croire qu'il n'y a pas de meilleure alliée à la cause de l'homme que la femme. Car ce n'est pas un homme, mais une femme, Cassandre, qui, devant le crime de Clytemnestre, vient ainsi évoquer ces monstres féminins du passé : dragons, sphinx, sirènes... « mangeuses de chair humaine », comme on appelait aussi les Amazones. Femmes-phalliques au *kteis* denté³³.

Essayons d'être juste avec Clytemnestre ! Qu'a-t-elle fait ? Elle a simplement « répondu » au premier meurtre commis par son mari : le meurtre d'Iphigénie. Soulignons qu'Agamemnon attende à la vie d'un être de son propre sang. De même qu'Oreste qui tue sa mère. Or, en droit attique, le crime du même sang (père, frère, sœur)³⁴, sans parler spécifiquement du parricide qui est selon Platon le *seul* meurtre inexpiable (*ibid.*, 872e), ce crime donc du même sang est nettement plus grave que le meurtre d'un simple conjoint, qui n'est pas du même sang. C'est d'ailleurs, entre autres, pour cela que les Érinées se sont refusées à poursuivre Clytemnestre : elle n'avait tué que le mari, alors qu'Oreste a assassiné sa mère. Mais l'acte de Clytemnestre, on l'aura compris, ne relève pas du droit, il relève du *fantasme*. En effet, Clytemnestre sent bien cette injustice qui juge contre la pratique judiciaire de l'époque (faisant du crime du mari/mâle le crime par excellence), le crime de son mari et le sien selon deux poids et deux mesures.

33. Pour une analyse psychanalytique de l'*Orestie*, André Green, *Un œil en trop*, Minuit, 1969 ; voir notamment p. 51-108.

34. Platon, *les Lois*, 872 d.

« N'était-ce pas lui qu'il fallait jeter hors de cette ville, afin qu'il payât ses souillures ? Et moi, rien qu'à entendre ce que j'ai fait, tu deviens un juge implacable » (*Agamemnon*, vers 1419-1420). Non, ce n'est pas de justice qu'il s'agit ici. Le personnage de Clytemnestre, femme qui manie les armes et subjugue les hommes, fait revenir d'un passé lointain, mythique, les spectres horribles — pour l'imaginaire des mâles — de femmes dentées et de femmes armées : femmes-ogres, femmes-monstres.

Ainsi, au centre presque arithmétique des *Choéphores*, le chœur rappelle les méfaits de ces femmes sinistres. C'est une suite et variation chantées sur le thème « mais qui dira l'audace sans bornes de la créature humaine. Les amours éhontées toujours liées à des désastres, des femmes au cœur impudent » (*les Choéphores*, vers 549-598). Dans l'abomination de cette geste féminine il y a une gradation subtile, le pire des crimes venant en dernier. Il s'agit en effet du crime qui s'est passé à Lemnos, le crime « lemniens », nommé ainsi toponymiquement, trop horrible pour être raconté. Parmi les quatre crimes féminins évoqués, celui de Clytemnestre vient en bonne place. Il précède juste celui de Lemnos.

Le premier forfait est celui commis par Althaïa qui tue son fils Méléagre en retirant le tison — symbole de la vie — de son coffre³⁵. Le deuxième fait allusion à la « sanglante Skylla » (*les Choéphores*, vers 614) qui, séduite par Minos, tua son père en lui arrachant son cheveu rouge (Un oracle avait dit que celui qui trouverait ce cheveu rouge tuerait le roi). Enfin, le troisième méfait, c'est celui bien connu de Clytemnestre, « épouse abominable » (*les Choéphores*, vers 624), qui vient justement de se dérouler sous les yeux des spectateurs. Ce n'est plus un *mythe*, une fable, mais de la cruelle « réalité ».

On l'aura remarqué, ces trois « histoires » évoquées font appel aux trois fonctions essentielles dévolues à la femme à l'intérieur de la famille. En suivant l'ordre d'Eschyle, nous

35. Apollodore, I, 8, 2 ; et J.P. Vernant, *op. cit.*, p. 106, note 31.

avons la femme-mère (Althaïa), la femme-fille (Skylla) et la femme-épouse (Clytemnestre). Or, toutes les trois ont failli lamentablement à leur tâche, puisqu'elles ont fait périr celui même qui justifie la femme dans ces trois fonctions : le fils, le père, le mari.

Après l'évocation de ces atrocités qui, après tout, ne mettent en cause que des rapports *individuels* (mère-fils, etc.), le spectateur est maintenant psychologiquement préparé à être confronté avec le crime collectif, véritable génocide des mâles qui a eu lieu à Lemnos. D'ailleurs, et c'est la morale de l'histoire, l'insubordination de la mère au fils, de la fille au père, de l'épouse au mari, mène tout droit au crime « lemniens », le *nec plus ultra* de l'horreur...

L'histoire du crime « lemniens » nous est parvenu dans une source tardive³⁶. Lorsque Jason et ses Argonautes accostèrent à Lemnos, ils y trouvèrent une île de femmes, gouvernée par Hypsipile, fille de Thoas. On raconte que dans le passé, les lemniennes avaient négligé les hommages à Aphrodite. Cette dernière se fâcha et frappa les femmes de « dysosmie », d'une odeur de poisson pourri qui éloigna leurs maris. Faute de mieux, ces derniers se rabattirent sur des filles-esclaves de Thrace. Les femmes lemniennes, indignées, se vengèrent en tuant leurs maris et leurs pères. Sauf Hypsipile, qui épargna son père, le roi Thoas.

Ce récit se déchiffre facilement. Les « services rendus » à Aphrodite veulent bien dire que les femmes se sont refusées à l'amour de leurs maris, se sont soustraites au désir de l'homme qui les rend attrayantes, belles, bref, qui leur donne leur prix. De là cette odeur de poisson pourri. Elles sentent mauvais *parce qu'*elles ne veulent pas se laisser approcher par leurs maris. Cause et effet sont inversés dans l'histoire. Le fait que les hommes se rabattent sur des esclaves, donc des femmes qu'ils peuvent aimer/dominer facilement (comme Agamemnon s'est rabattu sur Cassandre) tend à prouver, par ricochet, que les femmes lemniennes furent des femmes dominatrices de la race

36. Apollodore, I, 9, 17.

des Amazones qui ne voient pas leur salut dans le mariage ni dans la maternité. Dernier détail à retenir : une seule femme, traîtresse à la cause féminine³⁷, solidaire des hommes, sauve l'homme.

L'histoire de lemniennes, pour être mise dans un bon éclairage, doit être rapprochée de celles des Danaïdes, dont nous est parvenu juste le premier volet, *les Suppliantes*, d'une trilogie comportant le cycle entier. Les Danaïdes, filles du roi Danaos, sont pourchassées par leurs « impudents » cousins, fils d'Égyptos. Le roi Pélasgos chez qui elles se réfugient, qui voit ainsi fuir ces vierges effarouchées devant leurs prétendants bien légitimes, les prend d'abord pour des Amazones. « Des Amazones, vierges carnassières ! voilà peut-être encore pour qui je vous prendrais si vous aviez des arcs » (*les Suppliantes*, vers 287-289). Elles donnent en effet le change. Elles sauront cacher leurs armes jusqu'au jour de leurs noces forcées avec les cinquante fils d'Égyptos. Ce seront des noces de sang. Tous les hommes tomberont sous les couteaux de ces « vierges carnassières ». Sauf un, Lyncée, épargné par Hypermnestre. Encore une de ces femmes-adjuvantes qui « épouse » la cause de l'homme dans la pire adversité.

LES « CALCULS » DE MINERVE

Dans l'*Orestie* d'Eschyle, nous trouvons également une de ces femmes-adjuvantes, ou plutôt deux, une terrestre, l'autre divine. Nous pensons à Électre et à Athéna. Athéna étant le répondant, le double divin de la terrestre Électre³⁸. Électre,

37. Il se trouve que certaines de ces femmes, comme Hypermnestre, sont jugées et punies pour leur manque de solidarité avec les autres femmes. Voir Apollodore, II, 1, 4 ; Hérodote, II, 182.

38. J.J. Bachofen dans son *Das Mutterrecht* (le matriarcat), 1861, a bien vu le lien qui existe entre ces quatre femmes (il en ajoute une cinquième : l'Ariane de Thésée) qui toutes brisent la solidarité avec les autres femmes pour sauver ne serait-ce qu'un homme. Nous citons d'après l'édition légèrement abrégée, Suhrkamp, 1975, p. 228 et s. Voir aussi le « dossier » *Bachofen, Materialien zu Bachofens « Das Mutterrecht »*, Suhrkamp, 1975. Chez les Amazones, c'est souvent la reine qui trahit la cause des femmes : elle rend les armes, parce que ce sont celles de l'homme. Bachofen a vu avec finesse que la lutte du héros

dont la vie tout entière se résume à servir l'homme, doit venger le meurtre de son père, commis par Clytemnestre. Pour cela, elle s'allie à son frère Oreste, à un point tel qu'un moment on dirait que les deux ne font qu'un : Électre s'est résorbée en Oreste. Et Athéna est une femme conçue sans le concours d'une mère, jaillie tout armée du cerveau de Zeus. C'est en effet elle qui instruit le meurtre d'Oreste. C'est elle qui est le juge suprême dans le procès qui se déroule sous nos yeux dans *les Euménides*, dernier volet de l'*Orestie*. Drôle de procès, drôle de justice ! D'impartialité, Athéna n'en a cure. Le résultat du vote est décidé d'avance. Comme dans l'histoire de Cécrops, que nous avons placée au début, où le vote « démocratique » servait à donner un semblant de pouvoir aux femmes. Souvenons-nous que les femmes ont perdu le droit de vote justement parce qu'elles étaient majoritaires. Autrement dit, les votes ne sont valables que s'ils consolident et justifient les droits des plus forts : droit des hommes. Athéna a abandonné les femmes au moment précis où ces dernières ont perdu leurs droits. Depuis, elle n'a jamais cessé de défendre la cause des hommes...

Même étant juge, elle ne cache pas son parti-pris, ses préférences. Pour que les jurés sachent à quoi s'en tenir, *avant* la tenue du vote, la déesse « chauviniste » énonce clairement de quel côté elle se trouve. « Je n'ai point eu de mère pour me mettre au monde. Mon cœur toujours — jusqu'à l'hymen du moins — est tout acquis à l'homme : sans réserve je suis pour le père » (*les Euménides*, vers 736-738). Et comme par hasard, le résultat du vote vient confirmer le parti-pris d'Athéna ! Oreste, l'homme qui, pour venger le meurtre d'un autre homme (celui de son père), tue sa mère, est acquitté de son crime. C'est donc une femme, une déesse qui assiste à l'avènement d'une nouvelle justice d'État laquelle stipule — renversant ainsi le droit athénien régnant — que tuer un mari *parce que*

mâle contre la femme forte (Amazone, Gorgone...) se transforme en amour au moment précis où la femme est blessée (Persée-Gorgone ; Achille-Penthésilée). Ces femmes deviennent « belles », lorsqu'elles sont blessées, s'étant alors débarrassées de leur masculinité. On connaît la symbolique profondément sexuelle de la blessure dans l'imaginaire grec.

c'est un homme est plus grave que de tuer sa propre mère, parce que c'est une femme.

La première justice d'État s'établit donc sur la base d'une inégalité. Dans la balance de la justice, le meurtre commis par un homme et le meurtre commis par une femme n'ont pas le même poids. Certes, pour la forme, les voix des jurés s'équilibrent. On pourrait penser que les deux meurtres, celui du mari et celui de la mère, dans leur horreur, s'équivalent. Mais la pierre d'Athéna (*calculus Minervae*), malgré l'égalité arithmétique des voix, fait pencher la balance du côté de l'homme. « Pour qu'Oreste soit vainqueur, il suffira que les voix se partagent » (*les Euménides*, vers 741). L'art de la justice ou comment faire croire que l'inégalité est égalité. La balance qui, en apparence, équilibre les votes, mais qui en fait penche d'un côté, en est le symbole. Ce qui est en cause, en fin de compte ici, c'est la valeur de la vie d'un homme et celle de la vie d'une femme. On a tort de mettre en balance l'une avec l'autre, car elles sont au fond incommensurables. Comme le remarque Iphigénie, en passe d'être sacrifiée, « la vie d'un seul homme sous le soleil est plus précieuse que celle de milliers de femmes³⁹ ».

L'endroit où siège ce tribunal d'exception d'Athéna qui deviendra une institution permanente⁴⁰ n'est pas choisi au hasard. C'est le mont d'Arès, où Arès, dieu de la guerre, fut jugé par les Olympiens pour son meurtre d'Halirrhotos. Mais c'est aussi précisément l'endroit où les Amazones campèrent lors de leur siège d'Athènes. « Sur ce mont d'Arès, où les Amazones jadis s'établirent et plantèrent leurs tentes, aux jours où elles firent, en haine de Thésée, campagne contre Athènes — en face de sa citadelle alors elles dressèrent les remparts élevés d'une autre citadelle ; elles y sacrifièrent à Arès, et le rocher, le mont en ont gardé le nom d'Arès — sur ce mont, dis-je, désormais le Respect et la Crainte, sa sœur, jour et nuit également, retiendront les citoyens loin du crime, à moins qu'ils

39. Euripide, *Iphigénie à Aulis*, Garnier-Flammarion, p. 89.

40. « Le tribunal ainsi que j'établirai sera établi pour l'éternité », *les Euménides*, vers 485-486.

n'aillent eux-mêmes encore bouleverser leurs lois : qui *trouble* une *source claire* d'afflux impurs et de fange n'y trouvera plus à boire... Si vous révérez, vous comme vous devez, ce pouvoir auguste, vous aurez en lui un *rempart tutélaire* de votre pays et votre ville » (*les Euménides*, vers 685 s., nous soulignons).

Sur cette colline, les Amazones ont sacrifié à Arès, dieu de la guerre, au lieu, comme cela aurait dû se faire, de sacrifier à Aphrodite. En prenant des armes, elles ont usurpé le métier des hommes. De plus, ces armes sont dressées *contre* les hommes, contre Athènes, gouvernée par des hommes. Mais Thésée, dont les Athéniens se considèrent comme les descendants, — ils sont « enfants de Thésée » (*les Euménides*, vers 402) — a battu les Amazones. D'ailleurs, tous les ans, les Athéniens fêtent avec éclat cette victoire mémorable .

Ainsi le tribunal institué par Athéna prend une double signification. C'est bien sûr, comme on l'a toujours dit, la prise en main de la justice par l'État. Mais cette prise en main se fait — ne serait-ce que symboliquement — sur le « dos » des Amazones, ces femmes qui ont élevé des « remparts » dans le but de fonder une *autre* cité, avec un *autre* pouvoir — pouvoir féminin. Elles assiégèrent la cité avec la ferme volonté d'y imposer ce pouvoir. Le danger a été repoussé. Il faut maintenant qu'on l'écarte pour toujours, « pour l'éternité », tant que durera cette justice. Si les Amazones ont été Impudence et Témérité, ce tribunal enseigne *Respect* et *Crainte* à toutes celles, filles des Amazones, qui n'auraient pas encore appris des leçons de Thésée : il faut que la femme se soumette à l'homme. Ainsi on empêchera le crime « lemnien » surtout. Le rempart *défensif* érigé par l'État ne fait donc que répondre au rempart *agressif*, dressé par les Amazones *contre* l'État. Or, il ne peut y avoir qu'un rempart, rempart de l'État qui assure en même temps la séparation des rôles respectifs des deux sexes afin d'asseoir la domination des hommes.

« Les interdits sont gravés dans la différence ⁴¹ ». Différences sexuelles qui s'institutionnalisent en hiérarchies. Le main-

41. Serge Moscovici, *op. cit.*, p. 218.

lien de l'ordre et la paix sont au prix du respect de ces hiérarchies. C'est pourquoi les femmes ne doivent pas porter des armes. L'autre image utilisée par Eschyle, celle de la « source » confirme notre analyse. Il faut garder la « source claire d'afflux impurs ». Brouiller les différences, brouiller les rôles respectifs des deux sexes, laisser par exemple les femmes porter des armes, c'est brouiller, troubler l'eau pure de la source, c'est remuer la vase, rendre l'eau imbuvable.

Celle qui tient ce langage, Athéna, est elle-même une guerrière. Mais sa nature guerrière a été acquise au prix de sa féminité. « En renonçant au mariage et en faisant vœu de virginité, Athéna a, d'une certaine manière, rejeté sa féminité et donné ainsi à sa vertu guerrière son intensité maximale ⁴². » Donc il n'y a plus de danger qu'elle porte les armes contre les hommes. Au contraire, grâce à son *égide*, mi-bouclier, mi-cuirasse, elle érige un « rempart » protecteur autour d'eux, afin de les protéger contre les mauvais coups. Sur son *égide* on remarquait surtout la « tête de la Gorgone, monstre affreux, terrible, épouvantable ⁴³ ». Ancienne Gorgone ⁴⁴, elle est devenue son ennemie la plus farouche. Athéna a pu se racheter, effacer son ancienne nature de Gorgone, en se débarrassant de ce qui rendait la Gorgone si choquante : une masculinité à dominance féminine. Mélange insupportable qu'on trouve aussi chez les Amazones. Il faut éviter ces mélanges, ériger des remparts. Pour pouvoir, comme les Amazones, sacrifier à Arès, dieu de la guerre, Athéna a dû sacrifier sa féminité.

C'est d'ailleurs aussi ce qui rendait le personnage de Clytemnestre si scandaleux. Malgré ses allures masculines, malgré ses armes, et contrairement à Athéna donc, elle est épouse, mère. Elle tue son mari, pour aussitôt épouser un autre homme. Par le mélange des deux natures (masculine et féminine), elle pollue la source pure de la masculinité. Pollution qui a pris un éclat horrible dans le bain d'Agamemnon.

42. Détéienne-Vernant, *op. cit.*, p. 173.

43. *Illade*, V, « Pléiade », p. 183.

44. *Pauly...*, article *Gorgo*.

Paradoxe des paradoxes, mais finalement d'une logique implacable, on reprochera à Clytemnestre de n'avoir pas été assez Amazone, d'avoir tué son mari lâchement, dans une baignoire, en l'entourant d'un filet, comme une femme. Car les Amazones, faisant oublier sur le champ de bataille leur nature féminine, luttèrent contre les hommes d'égal à égal, devenaient en quelque sorte des hommes. L'homme tué par les flèches tirées des arcs des Amazones est tué à *distance*, sans entrer en contact physique avec elles, cet homme donc meurt en homme. Mais l'homme enroulé par la main d'une femme dans un « voile brodé », à sa mort même, est contaminé par cette féminité, piégé en elle. Cette mort le rend femme : son sang s'épanche dans l'eau.

« Car tout autre chose est la mort d'un noble héros qu'entourent les respects dus au sceptre, présent de Zeus — et cela sous le bras d'une femme, qui n'a pas tué avec l'*arc à longue portée* de l'Amazone guerrière, mais de la façon que vous allez apprendre... Il rentrait de guerre, ayant presque partout remporté le succès. Elle l'accueille avec des mots d'amour, le conduit au bain ; puis, comme il sort de la baignoire, elle déploie sur lui un grand limon et frappe l'époux, pris dans le voile brodé comme en un piège sans issue. Voilà quelle fut la fin du héros auguste entre tous, du chef de l'armée navale. J'en ai dit ce que j'ai dit, afin d'éveiller le courroux des hommes ici chargés de décider en cette cause » (*les Euménides*, vers 625 s.).

Le matricide commis par Oreste qui venge cette mort ignominieuse du héros n'est finalement rien d'autre que l'expression du « courroux des hommes ». Et puisque le tribunal en est le porte-parole, le crime d'Oreste sera nécessairement absous. Certes, il a tué une mère, mais on peut se demander, selon les théories en cours à cette époque, quelle est la part de la femme, de la mère, à la procréation⁴⁵. N'est-elle pas seulement nourrice du germe reçu du mâle ? Nourrice, étrangère, on peut se demander donc si la mère donne de son sang à « son » enfant.

45. Aristote, *Génération des animaux*, I, 20, 729a. Sur toute cette question des différentes conceptions de la procréation dans l'Antiquité, voir Dr Erna Lesky, *Die Zeugungs- und Vererbungslehren der Antike und ihr Nachwirken*, Mainz, 1950.

Tuer une mère, ce ne serait donc pas tuer quelqu'un de son propre sang ? « Ce n'est pas la mère qui enfante celui qu'on nomme son enfant : elle n'est que la nourrice du germe en elle semé. Celui qui enfante, c'est l'homme qui la féconde ; elle, comme une étrangère, sauvegarde la jeune pousse » (*les Euménides*, vers 658-661).

Nous voilà de nouveau renvoyé à la question de la valeur. Que vaut la femme dans l'Antiquité grecque ? Que peut valoir une terre inculte, tombée en jachère, lorsque l'homme ne la laboure pas, ne l'ensemence pas. La Terre-Déesse-Mère s'est désacralisée⁴⁶. La terre ne vaut plus que par la qualité du labour de l'homme. Un sillon vient à disparaître, il y en a des milliers d'autres à ensemercer...

46. Sur le passage du matriarcat au patriarcat, voir Françoise d'Eaubonne, *les Femmes avant le patriarcat*, Payot, 1976.